

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 2

Artikel: Le feuilleton : la mère : roman inédit : [suite]
Autor: Meunier, Prosper
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223724>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Enfin, il était tout parti, et quand il a eu su que des compagnons comme lui avaient idée de faire une de ces abbayes qu'on leur dit des Congrès, il s'est tout de suite pensé :

— N'y a pas de nani : j'y vais !

Bel et bien qu'il y est allé ! Et que c'était d'extraire loin, d'extra cher, mais rien n'y a fait, ni sa femme, qu'elle a bien dû finir par lui préparer son bissac, avec un saucisson cuit dans la miche quand ils ont fait au four.

Je ne veux pas vous dire tous ces endroits par où il a fallu qu'il passe. C'est tout de ces noms extraordinaires qu'il faut que le bon Dieu ait oublié de donner la raison à ceux qui les ont faits. Mon pauvre Frédéri s'en est bien vu des grises. Du diable si son Espéranto lui a servi de quelque chose pour naviguer par les gares et pour demander la couchée. Pourtant il a quand même fini par arriver, et c'était bien plaisant de se trouver entre gaillards qui parlaient tous cette nouvelle langue. Il faut bien dire qu'ils ne se comprenaient pas seulement, rapport que l'accent n'était pas le même, mais ils faisaient tous bon semblant.

Quand même, Frédéri a trouvé un corps d'homme avec qui il pouvait à peu près s'entendre, et il s'est mis d'à côté de lui au banquet. Bien sûr qu'ils ne se sont pas fait des longues théories : vous comprenez qu'il fallait qu'ils cherchent leurs mots. Mais ils se disaient comme ça :

— Vous seriez bien honnête de me passer un bout de pain.

— Donnez-moi-voire encore une tranche de ce rôti : il est rude bon !

Et que ça jouait tous les coups ! Mon Frédéri se trouvait à la croix du ciel, et quand ils ont apporté le café à l'eau, il s'est lancé à dire, mais toujours en espéranto :

— C'est quand même bien remarquable de pouvoir causer comme ça quand on vient... quoi, peut-être juste des antipodes. (Il avait appris ce mot sur des réclames.)

— Pensez-vous si c'est beau, que l'autre a répondu. Et, sans vous commander, d'où pouvez-vous bien être ?

— Je suis de Colombier sur Morges, au canton de Vaud.

— Taisez-vous ! Moi qui vient de Tolochez-naz !

Tout le reste du temps, ils ont devisé en patois.

Gédéon des Amburnex.



3

LA MÈRE

Roman inédit.

CHAPITRE II.

Pierre Dubois était arrivé à la Villa Cyclamen sans avertir par une nouvelle dépêche et sans même se faire annoncer.

— Portes grandes ouvertes, on entre comme chez soi, avait-il dit, sur le seuil du salon, où sa venue produisait une surprise presque pénible.

L'apparition subite de cet étranger, d'allure cassante, dont on ne parlait guère dans ce petit monde tranquille où il n'était peut-être pas très sympathique, effarouchait un peu les uns et les autres. Paul s'avanza balbutiant : « Mon père », mais sans le cri joyeux que provoque la rencontre inattendue d'un ami depuis longtemps absent.

— Enchanté de vous retrouver tous, disait le banquier. Et toi, fillette, bientôt ma vraie fille, bonne santé, j'espère ?

Il posait ses larges mains sur les épaules de Jeanne et la regardait, les yeux dans les yeux, en homme accoutumé à juger la valeur morale et physique des individus qui pénétraient dans sa vie. Et c'était un spectacle intéressant que ces trois personnages si différents : Jeanne, Pierre Dubois et son fils — celui-ci un peu effacé — réunis pendant deux ou trois minutes dans une même pensée d'examen mutuel et d'attente. Pierre Dubois, très grand, très droit, nerveux, le

visage irrégulier, la moustache brune dissimulant à peine la mâchoire autoritaire, les méplats des joues fortement accusés, le nez puissant, dominateur, les yeux presque noirs, au regard incisif, toujours en quête, toujours en éveil — des yeux de détective plus que de financier, — le front large ; en somme une belle tête d'homme énergique, portée haut sur des épaules carrées, une attitude de lutteur, toujours prêt au combat. Toutefois, en cet instant, l'apparence agressive de Pierre Dubois disparaissait sous un sourire très bon, très accueillant, mais ne décelant ni faiblesse, ni sensibilité.

Jeanne soutenait froidement le regard du banquier. Sans timidité comme sans bravade, elle supportait l'examen, répondant à l'interrogation muette par une préoccupation semblable. Que serait-il pour elle, ce beau-père si peu connu ? Un ami ? Un indifférent ? Un maître ? Apportait-il la joie ou les larmes ? Mystère. Quant à l'impression produite par son propre visage, elle ne s'en souciait guère, n'étant pas jolie, jolie. Mais, ses grands yeux d'un bleu foncé, sa chevelure blonde très abondante, sa bouche, qui souriait souvent avec une infinie tendresse et laissait voir des dents parfaites, formaient un ensemble agréable à voir que distinguaient encore l'énergie affirmée d'un menton bien dessiné et l'intelligence d'un front large. L'allure souple et robuste avantageée par la simplicité du costume et la liberté des mouvements, donnait à cette grande jeune fille, une silhouette harmonieuse. Et tout cela d'une belle santé, quelque peu rustique : l'atavisme des grands-parents, agriculteurs broyards, pesait de sa propre influence sur l'enfant unique du professeur, dont elle avait hérité les qualités cérébrales. Intelligence et force physique normalement équilibrées.

Quel contraste avec Paul. Combien plus aristocratique et plus raffiné, ce grand garçon — qui n'avait de son père que la haute taille et la voix de basse, mais très adoucie. Toute l'élégance, mièvre et jolie, d'une Parisienne nerveuse s'était incarnée en lui. Ses longs cheveux noirs et bouclés rejetés en arrière avec une coquetterie un peu féminine — héritée sans doute ; — les yeux noirs aux cils très fournis, des yeux de femme rêveuse, dont les regards, s'ils n'étaient sollicités par quelque objet précis, se perdaient aussi dans le lointain des visions chimériques ; et les mains fluettes, allongées, pâles, légères, toujours agitées, toujours inquiètes. N'était-ce pas aussi les caractéristiques d'une femme indécise sans volonté, curieuse d'illusions décevantes ou de trésors inexistantes.

Pierre Dubois parut satisfait de son examen.

— Excellent visage, dans tous les cas, fit-il. L'air est bon à Parly. Et toi, garçon, ça marche ? Oui ! Tant mieux, tant mieux.

Ce furent là toutes les tendresses à son fils. Il prit une chaise.

— Vous permettez. Ah ! fort content d'être arrivé. Vous ne m'attendiez pas. J'avais dit : dans trois mois... Et il y a de cela trois semaines. Entre temps, une lettre m'appela à Lausanne. J'ai pris le paquebot et me voici. Laissé Jean, mon domestique se débrouiller avec les bagages et je suis monté en ville chez toi, Paul. Personne. Alors, sans même changer de costume, pris un fiacre et je suis venu vous serrer la main pendant que Jean m'installe à Beau-Rivage.

Madame Berger se récria.

— Comment ? Beau-Rivage ? Mais, pas du tout. Nous vous logeons ; nous vous gardons. Votre appartement est prêt quand on voudra.

— Assurément, insista Jeanne.

— Merci... bien aimable. Mais, j'aime mieux vous dire : je déteste gêner et...

— Et vous détestez être gêné, compléta Jeanne. C'est entendu. Vous serez absolument chez vous ; agissant à votre guise, libre comme l'air...

Pierre Dubois hésitait encore.

— Vraiment ? Je ne dérange pas ?...

— Aucunement.

— Eh bien, j'accepte et je tâcherai à passer inaperçu.

D'un joli geste, Jeanne prit le nécessaire du

banquier. Madame Berger avait sonné la servante, qui entra.

— Anna, dit Jeanne, nous allons donner un coup d'œil à l'appartement de monsieur...

Paul voulut suivre.

— Et moi, fit-il je...

Mais Jeanne, malicieuse, interrompit d'un signe la phrase et le mouvement :

— Et toi, monsieur mon fiancé, dit-elle avec une révérence gentiment ironique, tu auras l'obligeance de téléphoner à Jean... Jean qui ?... Monsieur Dubois.

— Mon valet de chambre ?

— Oui, monsieur.

— Jean Loiseau.

— Donc, Paul, reprit Jeanne, à M. Jean Loiseau.

— J'ai entendu, gronda le fiancé avec une moue d'enfant.

— Assurément, mon ami... Je n'en doute pas, et tu te prieras de charger les bagages de son maître sur un véhicule quelconque et de les amener ici, Villa Cyclamen.

— Ça, c'est un joli truc, bien féminin, pour m'envoyer à Rome quand mademoiselle va à Berlin.

Jeanne sourit, un peu railleuse, mais toujours bonne.

— Monsieur mon fiancé, votre très humble servante...

— Oui, oui, c'est bon ! Tu la connais...

Et, tandis que les jeunes gens sortaient, Pierre Dubois, le bras appuyé au dossier de sa chaise, les yeux mi-clos pour voiler peut-être l'acuité du regard, étudiait, en spectateur curieux, cette petite scène de badinage.

— Quels enfants ! fit-il, lorsque la porte fut refermée.

(A suivre).

Prosper Meunier.

Le Traducteur, journal allemand-français pour l'étude comparée des deux langues.

Voilà une publication modeste très recommandable aux jeunes gens qui veulent faire une étude à la fois utile et attrayante des langues allemande ou française. Ils y trouveront, traduits dans l'un ou l'autre idiome, sous une forme aussi irréprochable qu'on peut le désirer et en regard du texte original, des dialogues, des lettres commerciales et des morceaux de lecture dans les genres les plus divers, mais toujours choisis de façon à être lus de tous. C'est un excellent moyen d'enrichir le vocabulaire, de s'approprier par la pratique les expressions diverses et de s'habituer à la structure propre à chacune des deux langues. Numéros spécimens gratis sur demande par le bureau du Traducteur, à La Chaux-de-Fonds (Suisse).

Le Bourg, du 9 au 15 janvier, un grand film sonore et chantant tourné avec le concours du chœur des Cosaques du Don : Sous l'Outrage.

Ce film russe a eu une excellente critique, en France et sera accueilli par le public lausannois de la même manière.

Voici quelques commentaires de presse :

« Le mérite de « Sous l'Outrage » est d'être unanimement considéré comme un film commercial ». — Cinématographie Française.

« La mise en scène nous donne des coins pittoresques ; les scènes du début, le bal des fiançailles, sont bien réglées. Le Chœur des Cosaques, la danse, les chants des bohémiens sont bien ». — La Griffe Cinématographique.

Au programme, les actualités Fox-Morietone, ainsi qu'un excellent dessin animé. Matinées à 15 h., soirées à 20 h. 30.

Pour la rédaction :
J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le Conteur Vaudois comme référence.

HERNIEUX

Adresses-vous en toute confiance aux spécialistes :

Margot & Jeannet

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne